



Émile Zola
Les Rougon-Macquart

Histoire naturelle et sociale
d'une famille sous le Second Empire

V

ÉDITION INTÉGRALE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ARMAND LANOUX
ÉTUDES, NOTES ET VARIANTES, INDEX
ÉTABLIS PAR HENRI MITTERAND

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ÉMILE ZOLA

Les
Rougon-Macquart

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE
D'UNE FAMILLE
SOUS LE SECOND EMPIRE

V

ÉDITION INTÉGRALE PUBLIÉE
SOUS LA DIRECTION D'ARMAND LANOUX
ÉTUDES, NOTES ET VARIANTES
PAR HENRI MITTERAND

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Fasquelle et Gallimard, 1967.

L'ARGENT

ONZE heures venaient de sonner à la Bourse, lorsque Saccard entra chez Champeaux¹, dans la salle blanc et or, dont les deux hautes fenêtres donnent sur la place. D'un coup d'œil, il parcourut les rangs de petites tables, où les convives affairés se serraient coude à coude; et il parut surpris de ne pas voir le visage qu'il cherchait.

Comme, dans la bousculade du service, un garçon passait, chargé de plats :

« Dites donc, M. Huret n'est pas venu ? »

— Non, monsieur, pas encore. »

Alors, Saccard se décida, s'assit à une table que quittait un client, dans l'embrasement d'une des fenêtres. Il se croyait en retard; et, tandis qu'on changeait la serviette, ses regards se portèrent au-dehors, épiait les passants du trottoir. Même, lorsque le couvert fut rétabli, il ne commanda pas tout de suite, il demeura un moment les yeux sur la place, toute gaie de cette claire journée des premiers jours de mai. A cette heure où le monde déjeunait, elle était presque vide : sous les marronniers, d'une verdure tendre et neuve, les bancs restaient inoccupés; le long de la grille, à la station de voitures, la file des fiacres s'allongeait, d'un bout à l'autre; et l'omnibus de la Bastille s'arrêtait au bureau, à l'angle du jardin, sans laisser ni prendre de voyageurs. Le soleil tombait d'aplomb, le monument en était baigné, avec sa colonnade, ses (*a*) deux statues, son vaste perron, en haut duquel il n'y avait encore que l'armée des chaises, en bon ordre².

Mais Saccard, s'étant tourné, reconnut Mazaud, l'agent de change, à la table voisine de la sienne. Il tendit la main.

« Tiens! c'est vous. Bonjour! »

— Bonjour! » répondit Mazaud, en donnant une poignée de main distraite.

Petit, brun, très vif, joli homme, il venait d'hériter de la charge d'un de ses oncles, à trente-deux ans. Et il semblait tout au convive qu'il avait en face de lui, un gros monsieur à figure rouge et rasée, le célèbre Amadiou, que la Bourse vénérât, depuis son fameux coup sur les Mines de Selsis. Lorsque les titres étaient tombés à quinze francs, et que l'on considérait tout acheteur comme un fou, il avait mis dans l'affaire sa fortune, deux cent mille francs, au hasard, sans calcul ni flair, par un entêtement de brute chanceuse. Aujourd'hui que la découverte de filons réels et considérables avait fait dépasser aux titres le cours de mille francs, il gagnait une quinzaine de millions; et son opération imbécile qui aurait dû le faire enfermer autrefois, le haussait maintenant au rang des vastes cerveaux financiers. Il était salué, consulté surtout. D'ailleurs, il ne donnait plus d'ordres, comme satisfait, trônant désormais dans son coup de génie unique et légendaire¹. Mazaud devait rêver sa clientèle.

Saccard, n'ayant pu obtenir d'Amadiou même un sourire, salua la table d'en face, où se trouvaient réunis trois spéculateurs de sa connaissance, Pillerault, Moser et Salmon.

« Bonjour! ça va bien ?

— Oui, pas mal... Bonjour! »

Chez ceux-ci encore, il sentit la froideur, l'hostilité presque. Pillerault pourtant, très grand, très maigre, avec des gestes saccadés et un nez en lame de sabre, dans un visage osseux de chevalier errant, avait d'habitude la familiarité d'un joueur qui érigeait en principe le casse-cou, déclarant qu'il culbutait dans des catastrophes, chaque fois qu'il s'appliquait à réfléchir. Il était d'une nature exubérante de haussier, toujours tourné à la victoire, tandis que Moser, au contraire, de taille courte, le teint jaune, ravagé par une maladie de foie, se lamentait sans cesse, en proie à de continuelles craintes de cataclysme². Quant à Salmon, un très bel homme luttant contre la cinquantaine, étalant une barbe superbe, d'un noir d'encre, il passait pour un gaillard extraordinairement fort. Jamais il ne parlait, il ne répondait que par des sourires, on ne savait dans quel sens il jouait, ni même s'il jouait³; et sa façon d'écouter impressionnait tellement Moser, que souvent celui-ci, après lui avoir fait une confidence, courait changer un ordre, démonté par son silence.

Dans cette indifférence qu'on lui témoignait, Saccard était resté les regards fiévreux et provocants, achevant le tour de la salle. Et il n'échangea plus un signe de tête qu'avec un grand jeune homme, assis à trois tables de distance, le beau Sabatani, un Levantin, à la face longue et brune, qu'éclairaient des yeux noirs magnifiques, mais qu'une bouche mauvaise, inquiétante, gâtait. L'amabilité de ce garçon acheva de l'irriter : quelque exécuté d'une Bourse étrangère, un de ces gaillards mystérieux aimés des femmes, tombé depuis le dernier automne sur le marché, qu'il avait déjà vu à l'œuvre comme (a) prête-nom, dans un désastre de banque, et qui peu à peu conquérait la confiance de la corbeille et de la coulisse, par beaucoup de correction et une bonne grâce infatigable, même pour les plus tarés.

Un garçon était debout devant Saccard.

« Qu'est-ce que Monsieur prend ? »

— Ah! oui... Ce que vous voudrez, une côtelette, des asperges. »

Puis, il rappela le garçon.

« Vous êtes sûr que M. Huret n'est pas venu avant moi et n'est pas reparti ? »

— Oh! absolument sûr! »

Ainsi, il en était là, après la débâcle qui, en octobre, l'avait forcé une fois de plus à liquider sa situation, à vendre son hôtel du parc Monceau¹, pour louer un appartement : les Sabatani seuls le saluaient, son entrée dans un restaurant, où il avait régné, ne faisait plus tourner toutes les têtes, tendre toutes les mains. Il était beau joueur, il restait sans rancune, à la suite de cette dernière affaire de terrains, scandaleuse et désastreuse, (b) dont il n'avait guère sauvé que sa peau². Mais une fièvre de revanche s'allumait dans son être; et l'absence d'Huret qui avait formellement promis d'être là, dès onze heures, pour lui rendre compte de la démarche dont il (c) s'était chargé près de son frère Rougon, le ministre alors triomphant³, l'exaspérait surtout contre ce dernier. Huret, député docile, créature du grand homme, n'était qu'un commissionnaire. Seulement, Rougon, lui qui pouvait tout, était-ce possible qu'il l'abandonnât ainsi ? Jamais il ne s'était montré bon frère. Qu'il se fût fâché après la catastrophe, qu'il eût rompu ouvertement pour n'être point compromis lui-même, cela s'expliquait; mais,

depuis six mois, n'aurait-il pas dû lui venir secrètement en aide ? et, maintenant, allait-il avoir le cœur de refuser le suprême coup d'épaule qu'il lui faisait demander par un tiers, n'osant le voir en personne, craignant quelque crise de colère qui l'emporterait ? Il n'avait qu'un mot à dire, il le remettrait debout, avec tout ce lâche et grand Paris sous les talons.

« Quel vin désire Monsieur ? demanda le sommelier.
— Votre bordeaux ordinaire. »

Saccard, qui laissait refroidir sa côtelette, absorbé, sans faim, leva les yeux, en voyant une ombre passer sur la nappe. C'était Massias, un gros garçon rougeaud, un remisier qu'il avait connu besogneux, et qui se glissait entre les tables, sa cote à la main¹. Il fut ulcéré de le voir filer devant lui, sans s'arrêter, pour aller tendre la cote à Pillerault et à Moser. Distraits, engagés dans une discussion, ceux-ci y jetèrent à peine un coup d'œil : non, ils n'avaient pas d'ordre à donner, ce serait pour une autre fois. Massias, n'osant s'attaquer au célèbre Amadieu, penché au-dessus d'une salade de homard, en train de causer à voix basse avec Mazaud, revint vers Salmon, qui prit la cote, l'étudia longuement, puis la rendit, sans un mot. La salle s'animait. D'autres remisiers, à chaque minute, en faisaient battre les portes. Des paroles hautes s'échangeaient de loin, toute une passion d'affaires montait, à mesure que s'avavançait l'heure. Et Saccard, dont les regards retournaient sans cesse au-dehors, voyait aussi la place se remplir peu à peu, les voitures et les piétons affluer ; tandis que, sur les marches de la Bourse, éclatantes de soleil, des taches noires, des hommes se montraient déjà, un à un.

« Je vous répète, dit Moser de sa voix désolée, que ces élections complémentaires du 20 mars sont un symptôme des plus inquiétants... Enfin, c'est aujourd'hui Paris tout entier acquis à l'opposition². »

Mais Pillerault haussait les épaules. Carnot et Garnier-Pagès de plus sur les bancs de la gauche, qu'est-ce que ça pouvait faire ?

« C'est comme la question des duchés, reprit Moser, eh bien ! elle est grosse de complications... Certainement ! vous avez beau rire. Je ne dis pas que nous devons faire la guerre à la Prusse, pour l'empêcher de (a) s'engraisser aux dépens du Danemark ; seulement, il y avait des

moyens d'action... Oui, oui, lorsque les gros se mettent à manger les petits, on ne sait jamais où ça s'arrête¹... Et, quant au Mexique... »

Pillerault, qui était dans un de ses jours de satisfaction universelle, l'interrompit d'un éclat de rire.

« Ah! non, mon cher, ne nous ennuyez plus, avec vos terreurs sur le Mexique... Le Mexique, ce sera la page glorieuse du règne²... Où diable prenez-vous que l'empire soit malade? Est-ce qu'en janvier l'emprunt de trois cents millions n'a pas été couvert plus de quinze fois? Un succès écrasant... Tenez! je vous donne rendez-vous en 67, oui, dans trois ans d'ici, lorsqu'on ouvrira l'Exposition universelle que l'empereur vient de décider³.

— Je vous dis que tout va mal! affirma désespérément Moser.

— Eh! fichez-nous la paix, tout va bien! »

Salmon les regardait l'un après l'autre, en souriant de son air profond. Et Saccard, qui les avait écoutés, ramenait aux difficultés de sa situation personnelle cette crise où l'empire semblait entrer. Lui, une fois encore, était par terre : est-ce que cet empire, qui l'avait fait, allait comme lui culbuter, croulant tout d'un coup de la destinée la plus haute à la plus misérable? Ah! depuis douze ans, qu'il l'avait aimé et défendu, ce régime où il s'était senti vivre, pousser, se gorger de sève, ainsi que l'arbre dont les racines plongent dans le terreau qui lui convient! Mais, si son frère voulait l'en arracher, si on le retranchait de ceux qui épuisaient le sol gras des jouissances, que tout fût donc emporté, dans la grande débâcle finale des nuits de fête!

Maintenant, il attendait ses asperges, absent de la salle où l'agitation croissait sans cesse, envahi par des souvenirs. Dans une large glace, en face, il venait d'apercevoir son image; et elle l'avait surpris. L'âge ne mordait pas sur sa petite personne, ses cinquante ans n'en paraissaient guère que trente-huit, il gardait une maigreur, une vivacité de jeune homme. Même, avec les années, son visage noir et creusé de marionnette, au nez pointu, aux minces yeux luisants, s'était comme arrangé, avait pris le charme de cette jeunesse persistante, si souple, si active, les cheveux touffus encore, sans un fil blanc. Et, invinciblement, il se rappelait son arrivée à Paris, au lendemain du coup d'État, le soir d'hiver où il était tombé sur le

pavé, les poches vides, affamé, ayant toute une rage d'appétits à satisfaire¹. Ah! cette première course à travers les rues, lorsque, avant même de défaire sa malle, il avait eu le besoin de se lancer par la ville, avec ses bottes éculées, son paletot graisseux, pour la conquérir! Depuis cette soirée, il était souvent monté très haut, un fleuve de millions avait coulé entre ses mains, sans que jamais il eût possédé la fortune en esclave, ainsi qu'une chose à soi, dont on dispose, qu'on tient sous clef, vivante, matérielle. Toujours le mensonge, la fiction avait habité ses caisses, que des trous inconnus semblaient vider de leur or². Puis, voilà qu'il se retrouvait sur le pavé, comme à l'époque lointaine du départ, aussi jeune, aussi affamé, inassouvi toujours, torturé du même besoin de jouissances et de conquêtes. Il avait goûté à tout, et il ne s'était pas rassasié, n'ayant pas eu l'occasion ni le temps, croyait-il, de mordre assez profondément dans les personnes et dans les choses. A cette heure, il se sentait cette misère d'être, sur le pavé, moins qu'un débutant, qu'auraient soutenu l'illusion et l'espoir. Et une fièvre le prenait de tout recommencer pour tout reconquérir, de monter plus haut qu'il n'était jamais monté, de poser enfin le pied sur la cité conquise. Non plus la richesse menteuse de la façade, mais l'édifice solide de la fortune, la vraie royauté de l'or trônant sur des sacs pleins!

La voix de Moser qui s'élevait de nouveau, aigre et très aiguë, tira un instant Saccard de ses réflexions.

« L'expédition du Mexique coûte quatorze millions par mois, c'est Thiers qui l'a prouvé... Et il faut vraiment être aveugle pour ne pas voir que, dans la Chambre, la majorité est ébranlée. Ils sont trente et quelques maintenant, à gauche. L'empereur lui-même comprend bien que le pouvoir absolu devient impossible, puisqu'il se fait le promoteur de la liberté³. »

Pillerault ne répondait plus, se contentait de ricaner d'un air de mépris.

« Oui, je sais, le marché vous paraît solide, les affaires marchent. Mais attendez la fin... On a trop démolit et trop reconstruit, à Paris, voyez-vous! Les grands travaux ont épuisé l'épargne⁴. Quant aux puissantes maisons de crédit qui vous semblent si prospères, attendez qu'une d'elles fasse le saut, et vous les verrez toutes culbuter à la file⁵... Sans compter que le peuple se remue. Cette Association

internationale des travailleurs, qu'on vient de fonder pour améliorer la condition des ouvriers, m'effraye beaucoup, moi¹. Il y a, en France, une protestation, un mouvement révolutionnaire qui s'accroît chaque jour... Je vous dis que le ver est dans le fruit. Tout crèvera. »

Alors, ce fut une protestation bruyante. Ce sacré Moser avait sa crise de foie, décidément. Mais lui-même, en parlant, ne quittait pas des yeux la table voisine, où Mazaud et Amadiou continuaient, dans le bruit, à causer très bas. Peu à peu, la salle entière s'inquiétait de ces longues confidences. Qu'avaient-ils à se dire, pour chuchoter ainsi ? Sans doute, Amadiou donnait des ordres, préparait un coup. Depuis trois jours, de mauvais bruits couraient sur les travaux de Suez². Moser cligna les yeux, baissa également la voix.

« Vous savez, les Anglais veulent empêcher qu'on travaille là-bas. On pourrait bien avoir la guerre. »

Cette fois, Pillerrault fut ébranlé, par l'énormité même de la nouvelle. C'était incroyable, et tout de suite le mot vola de table en table, acquérant la force d'une certitude : l'Angleterre avait envoyé un ultimatum, demandant la cessation immédiate des travaux. Amadiou, évidemment, ne causait que de ça avec Mazaud, à qui il donnait l'ordre de vendre tous ses Suez. Un bourdonnement de panique s'éleva, dans l'air chargé d'odeurs grasses, au milieu du bruit croissant des vaisselles remuées. Et, à ce moment, ce qui porta l'émotion à son comble, ce fut l'entrée brusque d'un commis de l'agent de change, le petit Flory, un garçon à figure tendre, mangée d'une épaisse barbe châtain. Il se précipita, un paquet de fiches à la main, et les remit au patron, en lui parlant à l'oreille.

« Bon ! » répondit simplement Mazaud, qui classa les fiches dans son carnet.

Puis, tirant sa montre :

« (a) Bientôt midi ! Dites à Berthier de m'attendre. Et soyez là vous-même, montez chercher les dépêches. »

Lorsque Flory s'en fut allé, il reprit sa conversation avec Amadiou, tira d'autres fiches de sa poche, qu'il posa sur la nappe, à côté de son assiette ; et, à chaque minute, un client qui partait, se penchait au passage, lui disait un mot, qu'il inscrivait rapidement sur un des bouts de papier, entre deux bouchées. La fausse nouvelle, venue

on ne savait d'où, née de rien, grossissait comme une nuée d'orage.

« Vous vendez, n'est-ce pas ? » demanda Moser à Salmon.

Mais le muet sourire de ce dernier fut si aiguïté de finesse, qu'il en resta anxieux, doutant maintenant de cet ultimatum de l'Angleterre, qu'il ne savait même pas avoir inventé.

« Moi, j'achète tant qu'on voudra », conclut Pillerault, avec sa témérité vaniteuse de joueur sans méthode.

Les tempes chauffées par la griserie du jeu, que fouettait cette fin bruyante de déjeuner, dans l'étroite salle, Saccard s'était décidé à manger ses asperges, en s'irritant de nouveau contre Huret, sur lequel il ne comptait plus. Depuis des semaines, lui, si prompt à se résoudre, il hésitait, combattu d'incertitudes. Il sentait bien l'impérieuse nécessité de faire peau neuve, et il avait rêvé d'abord une vie toute nouvelle, dans la haute administration ou dans la politique. Pourquoi le Corps législatif ne l'aurait-il pas mené au conseil des ministres, comme son frère ? Ce qu'il reprochait à la spéculation, c'était la continuelle instabilité, les grosses sommes aussi vite perdues que gagnées : jamais il n'avait dormi sur le million réel, ne devant rien à personne. Et, à cette heure où il faisait son examen de conscience, il se disait qu'il était peut-être trop passionné pour cette bataille de l'argent, qui demandait tant de sang-froid. Cela devait expliquer comment, après une vie si extraordinaire de luxe et de gêne, il sortait vidé, brûlé, de ces dix années de formidables trafics sur les terrains du nouveau Paris, dans lesquels tant d'autres, plus lourds, avaient ramassé de colossales fortunes. Oui, peut-être s'était-il trompé sur ses véritables aptitudes, peut-être triompherait-il d'un bond, dans la bagarre politique, avec son activité, sa foi ardente. Tout allait dépendre de la réponse de son frère. Si celui-ci le repoussait, le rejetait au gouffre de l'agio, eh bien ! ce serait sans doute tant pis pour lui et les autres, il risquerait le grand coup dont il ne parlait encore à personne, l'affaire énorme qu'il rêvait depuis des semaines et qui l'effrayait lui-même, tellement elle était vaste, faite, si elle réussissait ou si elle croulait, pour remuer le monde.

Pillerault avait élevé la voix.

« Mazaud, est-ce fini, l'exécution de Schlosser ?

— Oui, répondit l'agent de change, l'affiche sera mise aujourd'hui... Que voulez-vous ? c'est toujours ennuyeux, mais j'avais reçu les renseignements les plus inquiétants, et je l'ai escompté le premier. Il faut bien, de temps à autre, donner un coup de balai¹.

— On m'a affirmé, dit Moser, que vos collègues, Jacoby et Delarocque, y étaient pour des sommes rondes. »

L'agent eut un geste vague.

« Bah ! c'est la part du feu... Ce Schlosser devait être d'une bande, et il en sera quitte pour aller écumer la Bourse de Berlin ou de Vienne. »

Les yeux de Saccard s'étaient portés sur Sabatani, dont un hasard lui avait révélé l'association secrète avec Schlosser : tous deux jouaient le jeu connu, l'un à la hausse, l'autre à la baisse sur une même valeur, celui qui perdait en étant quitte pour partager le bénéfice de l'autre, et disparaître. Mais le jeune homme payait tranquillement l'addition du déjeuner fin qu'il venait de faire. Puis, avec sa grâce caressante d'Oriental mâtiné d'Italien, il vint serrer la main de Mazaud, dont il était le client. Il se pencha, donna un ordre, que celui-ci inscrivit sur une fiche.

« Il vend ses Suez », murmura Moser.

Et, tout haut, cédant à un besoin, malade de doute :

« Hein ? que pensez-vous du Suez ? »

Un silence se fit dans le brouhaha des voix, toutes les têtes des tables voisines se tournèrent. La question résumait l'anxiété croissante. Mais le dos d'Amadieu, qui avait simplement invité Mazaud pour lui recommander un de ses neveux, restait impénétrable, n'ayant rien à dire ; tandis que l'agent, que les ordres de vente qu'il recevait commençaient à étonner, se contentait de hocher la tête, par une habitude professionnelle de discrétion.

« Le Suez, c'est très bon ! » déclara de sa voix chantante Sabatani, qui, avant de sortir, se dérangea de son chemin, pour serrer galamment la main de Saccard.

Et Saccard garda un moment la sensation de cette poignée de main, si souple, si fondante, presque féminine. Dans son incertitude de la route à prendre, de sa vie à refaire, il les traitait tous de filous, ceux qui étaient là. Ah ! si on l'y forçait, comme il les traquerait, comme il

les tondrait, les Moser trembleurs, les Pillerault vantards, et ces Salmon plus creux que des courges, et ces Amadiou dont le succès a fait le génie! Le bruit des assiettes et des verres avait repris, les voix s'enrouaient, les portes battaient plus fort, dans la hâte qui les dévorait tous d'être là-bas, au jeu, si une débâcle devait se produire sur le Suez. Et, par la fenêtre, au milieu de la place sillonnée de fiacres, encombrée de piétons, il voyait les marches ensoleillées de la Bourse comme mouchetées maintenant d'une montée continue d'insectes humains, des hommes correctement vêtus de noir, qui peu à peu garnissaient la colonnade; pendant que, derrière les grilles, apparaissaient quelques femmes, vagues, rôdant sous les marronniers.

Brusquement, au moment où il entamait le fromage qu'il venait de commander, une grosse voix lui fit lever la tête.

« Je vous demande pardon, mon cher, il m'a été impossible de venir plus tôt. »

Enfin, c'était Huret, un Normand du Calvados, une figure épaisse et large de paysan rusé, qui jouait l'homme simple. Tout de suite, il se fit servir n'importe quoi, le plat du jour, avec un légume.

« Eh bien ? » demanda sèchement Saccard, qui se contenait.

Mais l'autre ne se pressait pas, le regardait en homme finassier et prudent. Puis, se mettant à manger, avançant la face et baissant la voix :

« Eh bien! j'ai vu le grand homme... Oui, chez lui, ce matin... Oh! il a été très gentil, très gentil pour vous. »

Il s'arrêta, but un grand verre de vin, se remit une pomme de terre dans la bouche.

« Alors ? »

— Alors, mon cher, voici... Il veut bien faire pour vous tout ce qu'il pourra, il vous trouvera une très jolie situation, mais pas en France... Ainsi, par exemple, gouverneur dans une de nos colonies, une des bonnes. Vous y seriez le maître, un vrai petit prince. »

Saccard était devenu blême.

« Dites donc, c'est pour rire, vous vous fichez du monde!... Pourquoi pas tout de suite la déportation?... Ah! il veut se débarrasser de moi. Qu'il prenne garde que je finisse par le gêner pour tout de bon! »

Huret restait la bouche pleine, conciliant.

« Voyons, voyons, on ne veut que votre bien, laissez-nous faire.

— Que je me laisse supprimer, n'est-ce pas ?... Tenez ! tout à l'heure, on disait ici que l'empire n'aurait bientôt plus une faute à commettre. Oui, la guerre d'Italie, le Mexique, l'attitude vis-à-vis de la Prusse. Ma parole, c'est la vérité !... Vous ferez tant de bêtises et de folies, que la France entière se lèvera pour vous flanquer dehors. »

Du coup, le député, la fidèle créature du ministre, s'inquiéta, pâlisant, regardant autour de lui.

« Ah ! permettez, permettez, je ne peux pas vous suivre... Rougon est un honnête homme, il n'y a pas de danger, tant qu'il sera là... Non, n'ajoutez rien, vous le méconnaissiez, je tiens à le dire. »

Violemment, étouffant sa voix entre ses dents serrées, Saccard l'interrompit.

« Soit, aimez-le, faites votre cuisine ensemble... Oui ou non, veut-il me patronner ici, à Paris ?

— A Paris, jamais ! »

Sans ajouter un mot, il se leva, appela le garçon, pour payer, tandis que, très calme, Huret, qui connaissait ses colères, continuait à avaler de grosses bouchées de pain et le laissait aller, de peur d'un esclandre. Mais, à ce moment, dans la salle, il y eut une forte émotion.

Gundermann venait d'entrer, le banquier roi, le maître de la Bourse et du monde, un homme de soixante ans, dont l'énorme tête chauve, au nez épais, aux yeux ronds, à fleur de tête, exprimait un entêtement et une fatigue immenses. Jamais il n'allait à la Bourse (*a*), affectant même de (*b*) n'y pas envoyer de représentant officiel ; jamais non plus il ne déjeunait dans un lieu public. Seulement, de loin en loin, il lui arrivait, comme ce jour-là, de se montrer au restaurant Champeaux, où il s'asseyait à une des tables pour se faire simplement servir un verre d'eau de Vichy, sur une assiette. Souffrant depuis vingt ans d'une maladie d'estomac, il ne se nourrissait absolument que de lait.

Tout de suite, le personnel fut en l'air pour apporter le verre d'eau, et tous les convives présents s'aplatirent. Moser, l'air anéanti, contemplait cet homme qui savait les secrets, qui faisait à son gré la hausse ou la baisse, comme Dieu fait le tonnerre. Pillerault lui-même le

saluait, n'ayant foi qu'en la force irrésistible du milliard. Il était midi et demi, et Mazaud, qui lâchait vivement Amadiou, revint, se courba (*a*) devant le banquier, dont il avait parfois l'honneur de recevoir un ordre. Beaucoup de boursiers étaient ainsi en train de partir, qui restèrent, debout, entourant le dieu, lui faisant une cour d'échines respectueuses, au milieu de la débandade des nappes salies; et ils le regardaient avec vénération prendre le verre d'eau, d'une main tremblante, et le porter à ses lèvres décolorées.

Autrefois, dans les spéculations sur les terrains de la plaine Monceau, Saccard avait eu des discussions, toute une brouille même avec Gundermann. Ils ne pouvaient s'entendre, l'un passionné et jouisseur, l'autre sobre et de froide logique. Aussi le premier, dans sa crise de colère, exaspéré encore par cette entrée triomphale, s'en allait-il, lorsque l'autre l'appela.

« Dites donc, mon bon ami, est-ce vrai ? vous quittez les affaires... Ma foi, vous faites bien, ça vaut mieux. »

Ce fut, pour Saccard, un coup de fouet en plein visage. Il redressa sa petite taille, il répliqua d'une voix nette, aiguë comme une épée :

« Je fonde une maison de crédit au capital de vingt-cinq millions, et je compte aller vous voir bientôt. »

Et il sortit, laissant derrière lui le brouhaha ardent de la salle, où tout le monde se bousculait, pour ne pas manquer l'ouverture de la Bourse. Ah! réussir enfin, remettre le talon sur ces gens qui lui tournaient le dos, et lutter de puissance avec ce roi de l'or, et l'abattre peut-être un jour! Il n'était (*b*) pas décidé à lancer sa grande affaire, il demeurait surpris de la phrase que le besoin de répondre lui avait tirée. Mais pourrait-il tenter la fortune ailleurs, maintenant que son frère l'abandonnait et que les hommes et les choses le blessaient pour le rejeter à la lutte, comme le taureau saignant est ramené dans l'arène ?

Un instant, il resta frémissant, au bord du trottoir. C'était l'heure active où la vie de Paris semble affluer sur cette place centrale, entre la rue Montmartre et la rue Richelieu, les deux artères engorgées qui charrient la foule. Des quatre carrefours, ouverts aux quatre angles de la place, des flots ininterrompus de voitures coulaient, sillonnant le pavé, au milieu des remous d'une cohue de

piétons. Sans arrêt, les deux files des fiacres de la station, le long des grilles, se rompaient et se reformaient; tandis que, sur la rue Vivienne, les victorias des remisiers s'allongeaient en un rang pressé, que dominaient les cochers, guidés en main, prêts à fouetter au premier ordre. Envahis, les marches et le péristyle étaient noirs d'un fourmillement de redingotes; et, de la coulisse, installée déjà sous l'horloge et fonctionnant, montait la clameur de l'offre et de la demande, ce bruit de marée de l'agio, victorieux du grondement de la ville. Des passants tournaient la tête, dans le désir et la crainte de ce qui se faisait là, ce mystère des opérations financières où peu de cervelles françaises pénètrent, ces ruines, ces fortunes brusques, qu'on ne s'expliquait pas, parmi cette gestulation et ces cris barbares. Et lui, au bord du ruisseau, assourdi par les voix lointaines, coudoyé par la bousculade des gens pressés, il rêvait une fois de plus la royauté de l'or, dans ce quartier de toutes les fièvres, où la Bourse, d'une heure à trois, bat comme un cœur énorme, au milieu¹.

Mais, depuis sa déconfiture, il n'avait point osé rentrer à la Bourse; et, ce jour-là encore, un sentiment de vanité souffrante, la certitude d'y être accueilli en vaincu, l'empêchait de monter les marches. Comme les amants chassés de l'alcôve d'une maîtresse, qu'ils désirent davantage, même en croyant l'exécrer, il revenait fatalement là, il faisait le tour de la colonnade sous des prétextes, traversant le jardin, marchant d'un pas de promeneur, à l'ombre des marronniers. Dans cette sorte de square poussiéreux, sans gazon ni fleurs, où grouillait sur les bancs, parmi les urinoirs et les kiosques à journaux, un mélange de spéculateurs louches et de femmes du quartier, en cheveux, allaitant des poupons², il affectait une flânerie désintéressée, levait les yeux, guettait, avec la furieuse pensée qu'il faisait le siège du monument, qu'il l'enserrait d'un cercle étroit, pour y rentrer un jour en triomphateur.

Il pénétra par l'angle de droite, sous les arbres qui font face à la rue de la Banque, et tout de suite il tomba sur la petite bourse des valeurs déclassées, les « Pieds humides », comme on appelle avec un ironique mépris ces joueurs de la brocante, qui cotent en plein vent, dans la boue des jours pluvieux, les titres des compagnies

<i>Bibliographie</i>	1462
<i>Cartes</i>	1470
<i>Notes et variantes</i>	1473
LE DOCTEUR PASCAL	
<i>Étude :</i>	
<i>Le texte</i>	1561
<i>Les origines</i>	1567
<i>La préparation</i>	1575
<i>La rédaction et la publication</i>	1607
<i>Bibliographie</i>	1623
<i>Notes et variantes</i>	1628
APPENDICE :	
<i>Documents et plans préparatoires des « Rougon-Macquart » :</i>	
<i>A. Documents</i>	1674
<i>B. Notes générales</i>	1729
<i>C. Plans</i>	1746
<i>D. Arbres généalogiques</i>	1777
<i>E. Annexes</i>	1780
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE	1783
INDEX GÉNÉRAL DES « ROUGON MACQUART » :	
<i>Index des personnages</i>	1791
<i>Index des animaux</i>	1885
<i>Complément aux bibliographies</i>	1887
<i>Complément à la bibliographie générale</i>	1895

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

L'ARGENT

LA DÉBÂCLE

LE DOCTEUR PASCAL

Appendices

MANUSCRITS PRÉPARATOIRES
DES ROUGON-MACQUART

*Études, notes et variantes,
bibliographie et index général
des personnages
établis par Henri Mitterand*